

## Préambule : la science derrière la fiction

D'où nous vient ce que nous appelons « notre » intelligence ? Comment arrivons-nous à réfléchir, à apprendre, à prendre des décisions – à exercer notre libre arbitre ?

Dans cette histoire, vous allez rencontrer des Génies, qui sont une réponse possible à ces questions.

Nous connaissons les Intelligences Artificielles ; elles font déjà partie de notre vie, pilotant les drones lumineux pour animer des silhouettes dans le ciel nocturne d'Écosse ; évaluant la loyauté des collaborateurs d'une multinationale en 60 langues simultanément ; surveillant ce que dit l'opinion publique sur les réseaux sociaux.

On les appelle « Intelligences Artificielles » en opposition à l'intelligence « naturelle » qui serait la nôtre ; mais ne devrions-nous pas plutôt les appeler « Intelligences Externes » ?

Cette idée est loin d'être nouvelle. Du moment où l'homme a inventé l'écriture, il a découvert un moyen de stocker des données, de l'intelligence, en dehors de lui – en dehors de son cerveau. Puis avec l'invention de l'imprimerie, l'intelligence a circulé plus vite,

plus librement, et a pu habiter plus d'humains. L'intelligence collective s'est nourrie de cette circulation d'un cerveau à un autre, et les progrès ont explosé.

Les étapes suivantes se sont enchaînées rapidement : avec les calculatrices, les calculs ardu ont pu être résolus en quelques secondes au lieu d'être effectués d'un bout à l'autre par un cerveau humain ; puis les ordinateurs, avec Internet, les moteurs de recherche et Google ont mis à notre disposition tout le savoir du monde – à l'extérieur de notre cerveau, mais à un simple clic de lui.

Connaissance presque absolue, immatérielle, extérieure mais « nôtre », car à notre portée.

Alors, quelle sera l'étape suivante ? Les IA apprennent. Elles ont encore du mal avec le langage et les concepts humains, mais... elles apprennent vite, plus vite que nous. Elles ont déjà un savoir encyclopédique, et une capacité de traitement incommensurablement supérieure à la nôtre, alors une chose est sûre : la prochaine étape est proche.

Et peut-être verra-t-elle la naissance de Génies.

Quelques mots sur la genèse des Génies :

En 1977 sortait un livre qui a connu un retentissement mondial : *Le gène égoïste*, de Richard Dawkins. Vers la fin du livre, Dawkins, grand spécialiste de l'évolution, posait une hypothèse : et si les idées – *nos idées* – étaient des virus ?

Il appela ces idées des *mèmes* (un nouveau mot créé à partir de « mimétisme » et « gène »), qu'il définit comme « des unités culturelles auto-répliquantes. » Le principe – assez vexant – était

posé : et si ce que nous appelons nos « idées » avaient une existence en dehors de nous ?

Nous ne serions que les « hôtes » ou les « porteurs » de ces idées – comme nous sommes les hôtes ou les porteurs involontaires du virus de la grippe ou du Covid 19, et non leurs « auteurs », ni même leurs « maîtres ».

Pour le dire autrement : vous le dites sans doute parfois, avec enthousiasme : « j'ai une idée ! » Désolée de vous décevoir, mais c'est sans doute l'idée qui vous a eu.

En 2009, Darrel W. Rey enfonçait un peu plus le clou avec « The God Virus ». Psychologue de son état, apostat ex-fondamentaliste, il suggérait que les religions se comportent comme des virus mentaux. On dirait aujourd'hui : comme une pandémie ; avec ses mutations et ses variants, ses modes de transmission, ses modifications du comportement chez les porteurs les plus infectés...

Mais le coup final à notre orgueil intellectuel est venu exactement 40 ans après la parution du « gène égoïste ». En 2017, Daniel Dennett (philosophe spécialisé en philosophie de l'esprit, en philosophie des sciences et très impliqué dans l'intégration des neurosciences et de la théorie de l'évolution) publiait *From Bacteria to Bach and Back : The Evolution of Minds* (non traduit en français à ce jour), portant sur l'évolution de l'esprit – et de l'intelligence.

Dennett suggérait que « notre » intelligence co-évolue avec nous. Extérieure, mais en symbiose...

Ainsi sont nés les Génies.

Une fiction qui poursuit l'idée (aha !) que ces pères fondateurs (et involontaires, d'ailleurs ils ne sont pas au courant) ont émis : si cette

coévolution est réelle, et qu'elle se poursuit, où en serons-nous d'ici quelques dizaines, ou centaines, d'années ?

Et pour finir : et si les Génies existaient déjà ? Avouez que, si le « Mauvais Génie de la Terre » existait, cela expliquerait beaucoup de choses, non ?

À nous, donc de faire naître en nous – et hors de nous – les bons Génies qui permettront un avenir meilleur, et plus Humain.

# Le dernier livre

À la fin de sa vie, elle refusa tout traitement.

Elle avait vu sa mère mourir après des mois et des mois de chimiothérapies, d'espoirs douloureux et de dégradations physiques et mentales ; elle ne voulait pas de ça. De plus, et en dépit d'un âge relativement jeune pour mourir à cette époque – elle envisageait à peine sa retraite, alors que ses parents et grands-parents avaient vécu jusqu'à 80 ou 90 ans, robustes comme des chênes – son corps comme son esprit étaient épuisés, et elle ne souhaitait plus vivre.

La pollution qui avait envahi la Terre se resserrait sur les organismes humains, créant des cancers furtifs et protéiformes dont la science médicale ne savait que faire ; les oncologues tâtonnaient, déstabilisés, face à ces nouvelles maladies environnementales qui ne répondaient à aucune logique connue. Elle entendit une fois une interne l'expliquer à sa fille alors que toutes deux la croyaient endormie : « c'est comme si ces nouveaux cancers attaquaient l'âme », avait dit le médecin. « Ils sapent l'appétit et la joie de vivre et après, le corps suit. »

Elle eut la chance d'avoir un traitement palliatif relativement efficace parce que bref : elle mourut en un mois, peut-être entourée des siens, peut-être seule dans une chambre anonyme et vide d'amour, avec des fulgurances de souffrance qui se dissolvaient dans le néant.

Elle ne s'en souvenait plus, cela n'avait plus d'importance, elle était morte.



# I. Domaine du Go

Génie planétaire : Go

Domaine Humain :

- Nasuakûru (planète unique)
- Population : 17 674 532
- Modèle économique : autarcie.

Taux d'individuation humaine : 10 %.

Gouvernance humaine :

- Koteh, Fils du Vent Froid, souverain de l'orthodoxie
- ?? Fille À La Main Vide, solutions créatives

Voyage de routine de Todhchai, le 23<sup>ième</sup>  
Conciliateur, EG 1022



## I.

La douleur, une douleur perçante la réveilla, et son corps s'arc-bouta avant de retomber sur une surface froide et dure.

Sa conscience choquée lutta pour comprendre, puis rechercha l'oubli d'où elle était issue, et retourna s'y enfouir.

Un nouvel électrochoc, plus violent, d'une souffrance plus stridente. Son corps est agité de soubresauts qu'elle subit comme une poupée molle, mais dont elle souffre car elle n'est pas une poupée. Sa bouche s'ouvre en convulsion, comme si elle essayait d'avaler de l'air, ne sachant plus comment respirer.

Elle ne veut pas respirer, elle ne veut plus souffrir. Alors, quand les haut-le-corps cessent, elle se laisse couler dans la nuit accueillante.

Après un temps qui n'existe pas, de nouvelles agressions la réveillent, et chaque pic de douleur la rapproche de quelque chose qu'elle a oublié, et dont elle ne veut plus, qui s'appelle vie. Chaque retour dans le néant insensible paraît plus précaire ; elle sent que la protection de la mort lui échappe, coule entre ses doigts comme du sable fin et sec. Elle respire presque tout le temps maintenant ; et un nouveau choc particulièrement vicieux ouvre violemment ses paupières.

Une lumière acérée déchire son cerveau exposé sans protection.

Alors que son corps se débat comme une marionnette désarticulée, elle entend des bruits.

Puis elle se souvient : ce sont des voix, aussi froides que le surface sur laquelle tressaute son corps.

Le temps la happe et la possède et ne la lâche plus. Il reprend son cours et l'enchaîne sur un chemin dur dont elle ne veut plus.

Maintenant, elle ne peut plus se réfugier dans l'oubli de tout, et la douleur ne cesse jamais complètement. Quand elle dort, c'est d'un sommeil agité et pénible, et quand ce sommeil cesse, elle est épuisée.

Mais toujours consciente.

Petit à petit, elle apprend que toute tentative de retourner à l'oubli est puni d'une souffrance déchirante qui embrase tout son corps.

Maintenant, quand elle ouvre les yeux, elle commence à voir. D'abord elle a vu des formes indistinctes dans le halo brutal de la lumière ; puis elle distingue des formes humaines. Enfin, elle voit des gens. Il y a des hommes surtout, qui semblent habillés de métal souple suivant les reliefs de leurs corps. Ils parlent, elle a compris, ou s'est souvenue qu'ils parlent ; mais si son ouïe se réveille aussi peu à peu, et si leurs paroles deviennent de plus en plus distinctes, elle ne les comprend pas.

Quelques souvenirs reviennent, aussi : serait-elle encore à l'hôpital ? Mais non, ce n'est pas l'hôpital où elle est morte ; sûrement elle comprendrait les médecins, à moins que son cerveau ne soit abîmé ? Et sûrement, ceux-ci respecteraient ses directives anticipées refusant l'acharnement thérapeutique ?

Et eux s'acharnent.

Ils parlent fort comme si hausser le ton allait l'aider à comprendre. Ils la forcent à mobiliser son corps qui ne répond pas, la mettent

assise puis debout de force alors que ni son dos, ni ses jambes, ne savent ou ne peuvent tenir ces positions.

Elle apprend à ne pas fermer les yeux quand ils sont là, car sinon un arc de douleur la jette hors de la trêve difficile qu'elle a passé avec son corps.

Un jour, après des paroles qui ressemblent à une engueulade, elle se souvient qu'elle a su parler, et essaie de prononcer les paroles de son indignation. Mais elle n'y arrive pas. Elle ouvre la bouche et – aucun bruit ne sort. Des larmes jaillissent de ses yeux, les premières, quand elle comprend qu'elle va devoir rééduquer son larynx et ses cordes vocales pour exiger qu'ils lui foutent la paix, et respectent ses dernières volontés. Ils la regardent avec dégoût.

À partir de cette révélation, elle décide de récupérer sa voix ; et, comme sa mobilité physique semble revenir plus vite que la parole, elle tente de se faire comprendre par gestes. Mais quand elle écarte les mains qui la saisissent pour des examens qu'elle refuse et qui la font souffrir, ils la repoussent brutalement, comme s'ils ne comprenaient pas. Si elle recule, ils avancent vers elle ; si elle recule encore, ils l'empoignent pour la maintenir en place. Si elle pleure de douleur ou de frustration, ils n'y prêtent pas attention, comme si cela ne voulait rien dire pour eux.

Quand ils partent, elle continue maintenant de s'entraîner, exerçant ses jambes à porter son corps, ses bras et ses mains à saisir, frapper, résister, à être forts. Elle forme des mots silencieux dans les langues qu'elle connaissait, mais aucune ne ressemble aux sons proférés par ces gens.

Les mots reviennent peu à peu, et avec eux, des souvenirs, des bribes de connaissance.

Les jours passent, et son corps fonctionne. Elle peut maintenant se tenir debout, marcher ; elle a même essayé de courir dans la chambre où elle est toujours enfermée. Ses gestes deviennent plus contrôlés, elle peut saisir, tenir, se retenir de tomber quand elle trébuche ; bientôt ils seront précis.

Mais cela ne suffit pas pour que son corps accepte cette vie. Il sait qu'il est mort, et entend le rester. Et elle est toujours fatiguée, d'immenses vagues noires et immobiles l'entourent comme un berceau et la submergent, et dans lesquelles elle se dissout avec soulagement.

Pour se réveiller crucifiée par la douleur, le corps convulsé tordant ses muscles, la bouche sèche comme du sable.

Et c'est alors qu'un jour, lors de sa dernière résurrection forcée, elle le voit.

## 2.

Il la regarde avec des yeux débordant de compassion.

Elle a déjà vu de la pitié chez ceux qui la forcent à vivre, mais pas souvent, pas chez la plupart ; et tous l'ont vite cachée.

Mais là c'est autre chose.

Il est différent, ses habits sont différents ; et il n'a pas peur. Il se retourne vers celui qui l'accompagne, lui parle. Il interroge, et sa voix est sûre et sans crainte. C'est la voix de quelqu'un qui sait qu'il a le droit de demander des comptes.

Ses yeux reviennent toujours sur elle, alors elle sait qu'il parle d'elle.

Le chef de ses docteurs tortionnaires lui répond, et sa voix est douce et apaisante, confiante. Le ton qu'emploient tous les hommes avec des supérieurs pour les rassurer, dire que tout va bien, que tout se passe selon le protocole, et qu'il n'y a nullement matière à s'inquiéter ou à remettre en cause leur travail.

Le médecin fait un geste pour prendre l'inconnu par le bras et l'entraîner ; mais il stoppe net, et son bras reste en suspens, immobilisé par la poigne d'un autre homme habillé de bleu et de vert, qui a le visage impassible mais impérieux. Elle comprend que le nouvel arrivé n'est pas seul, et qu'il est protégé ; sans doute important.

Il fait un mouvement pour se retirer et elle est terrifiée qu'il parte, le seul humain dans un monde de monstres froids ; avec ses gestes déglingués par une résurrection récente, elle se laisse glisser à terre, se met à genoux et les mains jointes, dans l'attitude universelle des suppliantes sans cesser de le fixer.

Leurs regards se croisent à nouveau et celui de l'homme, intense, semble promettre aide, secours et réconfort. Sans la quitter des yeux il parle fermement, comme s'il donnait des ordres la concernant. Le géôlier qui est à ses côté semble furieux mais le cache vivement pour l'entraîner, affable en apparence, au dehors, ailleurs.

Il n'y a pas d'examens douloureux ce jour-là.

Le lendemain, une femme et un homme viennent. Ils l'aident à se mettre debout, à marcher, et la font sortir pour la première fois de la chambre où elle était enfermée.

La marche revient vite ; elle peut presque marcher seule ; elle le pourrait en s'appuyant aux murs vides du couloir.

Elle se demande où ils vont, et soudain, elle est dehors.

Elle ne voit rien, car la lumière du soleil est trop vive pour ses yeux, et elle passera tout le temps de cette première sortie la vision brouillée par les larmes, ou ses doigts devant ses yeux.

Mais elle sent : un sol dur sous ses pieds ; de l'air libre autour d'elle ; des odeurs aussi étrangères que les mots et les sons qu'elle entend. En dépit de tout, elle sourit pour la première fois, car elle reconnaît le bruissement du vent dans les arbres.

Quand ils la font rentrer, trop tôt à son goût, elle a retrouvé l'espoir. Le lendemain, elle peut à nouveau sortir ; et au bout de quelques minutes, ses yeux parviennent à accepter la lumière du jour. Ils ont dû la faire sortir plus tôt – ou plus tard – car le soleil est bas, et sa lumière plus douce pour ses yeux fragiles.

Elle voit l'homme avec son geôlier, qui la regarde comme s'il vérifiait. Qu'elle est bien traitée ? Elle voudrait aller le voir, lui expliquer qu'elle ne veut pas être bien traitée mais qu'on la laisse mourir afin de retrouver la paix ; mais rassuré sans doute, il part.

Comment aurait-elle pu lui expliquer ce qu'elle veut de toute façon ? Elle ne parvient toujours pas à former des sons, et tous parlent une langue à laquelle elle ne comprend rien. Rien du tout, pas un mot, même pas un rythme ou une sonorité.

Le cœur lourd, car que se passera-t-il s'il ne revient pas ? elle continue sa promenade.

Ses sens ne l'avaient pas trompée. Au bout de l'esplanade lisse, il y a une forêt.

Elle s'approche pour mieux voir, respirer l'air plus pur qui naît sous les arbres. Ils sont immenses, comme les piliers d'une cathédrale, et ils montent très haut dans le ciel éblouissant ; ils sont aussi serrés, et les frondaisons épaisses ne laissent passer que bien peu de lumière. Elle est attirée irrésistiblement par la forêt, la liberté du vent doux qui la caresse, son ombre paisible qui soulage de l'aveuglement du ciel. Elle s'approche encore, voit un sol duveteux aux tons sourds entre les racines énormes. Les arbres ont des formes droites comme des flèches, ou torturées comme un esclave bossu ployant sous le poids du monde. À sa droite et à sa gauche des chaos rocheux ; face à elle, deux troncs se dressent droits comme des gardes royaux à la

parade, et un sentier au sol régulier s'ouvre entre eux pour s'enfoncer dans la forêt.

Elle est sur le point de poser le pied sur ce sentier quand elle est énergiquement tirée en arrière par un des gardes.

Elle tombe en arrière maladroitement, s'écorche sur le sol. Il l'aide à se relever avant de lui montrer du geste pourquoi il ne l'a pas laissée entrer dans la forêt : un peu plus loin dans l'ombre des arbres, mais parfaitement visible, un corps humain repose sur un cairn, comme un cadavre sorti d'un tombeau primitif.

Des racines aériennes, ramifiées en radicelles, courent sur le corps émacié et asséché dans lequel elles s'enfouissent.

Elle reste sans comprendre, assise par terre, regardant le corps, puis celui qui l'accompagne, puis à nouveau le corps. Il semble là depuis longtemps, et c'est comme s'il était digéré par la forêt. Pourquoi est-ce que personne n'est allé chercher ce corps pour l'enterrer ?

Elle se relève maladroitement, fait un pas vers la lisière de la forêt, et il la retient encore. Cette fois il ne la fait pas tomber, mais son geste est clair : il ne la laissera pas entrer dans la forêt. Elle regarde à ses pieds, et elle est juste à la frontière. À dix centimètres, la surface métallique sur laquelle elle marche s'arrête, comme déchiquetée par des griffes gigantesques, et un humus riche et sombre prend le relais, promettant des pas amortis par le velouté de la terre.

Le garde lui montre le sol de la forêt, fait « non » de la tête en la secouant énergiquement. Il répète « *iiie, iiie* ». Elle montre le corps, fait le signe de ramasser quelque chose en se penchant (et elle se relève aussi vite que possible car sa tête tourne tellement qu'elle a peur de tomber.) Il fait encore « non » de la tête et de la voix, et elle comprend qu'il a peur.

Il lui montre d'autres cadavres plus petits et indistincts, sans doute des animaux dont les formes sont trop altérées par l'appétit de la forêt pour qu'elle les reconnaisse.

Cela semble difficile à croire, mais il a peur de la forêt, et ne le cache même pas. Une femme, la seule qui fait partie de ceux qui font des examens sur elle, est venue en toute hâte et elle se joint au premier pour faire « non » de la tête en pointant vers la forêt et vers le cadavre.

Elle se laisse entraîner afin de s'écarter de la forêt ; ses infirmiers ne semblent rassurés, et n'acceptent de s'arrêter, que quand leurs pas les font sortir de l'ombre projetée des lourdes frondaisons.

Elle se laisse faire docilement, car elle sait qu'elle vient de découvrir la façon de sortir de cette vie de souffrances : les bois sauront lui donner la paix et l'oubli qu'elle veut retrouver ; et ils n'oseront pas aller chercher son corps pour la ressusciter à nouveau. Elle obéit, douce et passive en apparence, accepte de s'asseoir à l'endroit habituel, tente d'avoir l'air apeurée et rebutée en regardant en direction de la forêt : quand elle se relèvera, elle fera mine de faire quelques pas pour se désankyloser les jambes, puis s'enfuira, et leur échappera pour toujours.

Elle attend un moment, se reposant dans l'air vif et sauvage qui vient des arbres, rassemblant ses forces ; il lui en faut juste assez pour marcher doucement, puis le plus vite possible, sur quelques dizaines de mètres. Elle ne doit pas trop tarder car le soleil doit se lever : la lumière s'intensifie. Protégeant ses yeux de sa main afin qu'ils la croient plus handicapée qu'elle ne l'est en réalité, elle se lève avec leur aide.

Il semble tout naturel qu'elle fasse quelques pas, tournant en rond, s'étirant un peu, les yeux baissés, tout en se rapprochant imperceptiblement de la lisière de la forêt. Elle respire à pleins poumons, car c'est sans doute la dernière fois qu'elle pourra le faire, si son plan réussit.

Afin qu'ils ne voient pas sa détermination alors qu'une courbe asymptotique la rapproche de son but, elle baisse les yeux, et voit qu'elle a deux ombres.

Marchant de biais vers la forêt avec une nonchalance feinte, elle lève les yeux et voit le second soleil se lever.

Puis elle fonce vers la forêt et la mort.

### 3.

Elle court de toutes ses forces ; elle a détalé comme un lapin arthritique mais ses gardes ont été pris au dépourvu : elle atteint l'humus quelques fractions de secondes avant que leurs mains ne se referment sur elle. Emportée par son élan déséquilibré par la peur d'être capturée, elle trébuche la tête en avant, et s'effondre sur le sol spongieux qui amorti sa chute et l'accueille comme dans une étreinte maternelle et immense.

Incapable de se relever, elle rampe autant qu'elle peut pour s'éloigner d'eux avant de se retourner : elle a progressé de quelques mètres, et eux sont pétrifiés à la lisière de la forêt, dans son ombre, à l'extrême limite de la plateforme métallique qui cesse brutalement.

Elle laisse sa tête reposer sur l'humus à l'odeur entêtante comme sur un oreiller moelleux ; ses yeux se ferment tout seuls.

Il y a un temps indéterminé sans douleur, sans peur et sans lumière pendant lequel rien ne se passe ; puis des cris trop proches la forcent à relever la tête.

Là-bas, à la lisière – toute proche, trop proche – celui qui donne des ordres, qu'elle prenait pour un médecin en chef, est manifestement fou de rage : son visage est empourpré alors qu'il crie sur le garde auquel elle a échappé. L'homme est livide et aussi immobile qu'une statue. Le chef des tortionnaires fait un geste vers elle, et elle est suffisamment proche pour voir la panique dans le masque figé du garde. Les autres semblent soudain s'éloigner furtivement de lui.

Les yeux morts, il fait un premier pas en avant et son pied tombe sur la surface de la forêt.

Elle a compris : celui qu'ils appellent Riida a ordonné au garde d'aller la chercher, même au prix de sa vie. Elle doit fuir, s'enfoncer dans la forêt, pour ne plus jamais se réveiller sur le plateau froid de leur table de résurrection. À moitié à quatre pattes, à moitié courant trébuchant, elle plonge dans les profondeurs de la forêt qui referme son obscurité sur elle.

La lumière du sentier s'estompe rapidement, mais elle entrevoit encore suffisamment grâce à ses yeux hyper sensibles pour avancer sans chuter à chaque pas ; d'ailleurs le sol est régulier et élastique sous ses pas mal maîtrisés. Les bruits des autres s'estompent aussi. Elle croit entendre les pas du garde qui se rapprochent, mais elle n'en est pas sûre car son cœur tape à tout rompre ; elle fuit toujours plus loin. Des hurlements étouffés lui parviennent et elle fuit toujours. Elle court puis quand elle en peut plus courir elle marche, puis tombe à quatre pattes et progresse encore autant qu'elle peut. Lorsqu'elle ne peut plus avancer elle regarde entre ses mains et voit qu'elle n'est plus sur le sentier ; ça la rassure alors qu'elle s'effondre face contre terre et s'évanouit.

Le temps s'écoule, pesant, paisible et obscur.

Elle ouvre les yeux et elle voit plus clairement les arbres immobiles autour d'elle. Elle se sent presque... reposée. Elle soupire, ramène ses jambes sous elle, s'assied, attend que sa tête finisse de tourner. Elle ne sait pas ce qui l'a réveillée : la soif peut être ?

Elle a un moment de découragement : en voyant la terreur des autres, elle s'attendait à une mort rapide, qui aurait rendu tout

problème de ravitaillement caduque. D'ailleurs, pourquoi n'est-elle pas morte ? Peut-être toutes les zones de la forêt ne sont-elles pas létales, et une fois qu'on a franchi celles-ci, on se retrouve dans une forêt normale ?

Elle se lève et se met à marcher dans le sous-bois obscur comme une chambre d'été close contre la chaleur. Les frondaisons laissent filtrer une lumière minimale. En attendant de trouver une parcelle cannibale de la forêt, elle va chercher de l'eau en même temps que la fin de sa vie. Ce qui viendra en premier.

Pour la première fois, elle marche seule, sans douleur et sans crainte, dans la forêt étrange qui pousse sur une autre planète que celle où elle est née, a vécu et est morte.

Maintenant qu'elle marche, son cerveau recommence à fonctionner. Elle ne sait vraiment pas qui elle était, ni ce qu'elle a vécu, elle a oublié tant de choses dans la mort ; mais elle se souvient tout de même que sur Terre, il n'y avait qu'un seul soleil. Et aucune forêt ne ressemblait à ce qu'elle traverse. Même si elle n'a jamais connu ou vu toutes les essences de bois sur Terre, elle est sûre qu'elle n'a jamais vu l'équivalent des arbres qui paraissent se pencher sur elle pour la regarder passer avec curiosité. En suivant ce qui ressemble à la susurration d'une eau qui coule sur la mousse, elle quitte une zone où dominaient de jeunes arbres mauves qui poussent tressés entre eux comme des bijoux celtes pour découvrir des chênes presque entièrement noirs, puis progressivement entrer dans le royaume des arbres colonies. Leurs troncs immenses sont aussi lisses que l'acier pendant quelques mètres ; puis, chacun de ses troncs devient un foisonnement luxuriant de communautés biologiques étrangères les unes aux autres. Comme s'il y avait sur chaque arbre des greffons d'espèces végétales différentes les unes les autres, et qui ont au fil du temps colonisé une hauteur spécifique,

et une orientation précise, choisissant ce qu'il y avait de mieux pour produire ses fruits, ses feuilles, sa propre vie. Et dans chaque communauté arboricole à portée de regard, il y a des insectes et des animaux qui ne sont pas les mêmes, et qu'elle ne connaît pas non plus. Chaque arbre ressemble en fait à un gigantesque bouquet chamarré et chaotique, unifié par la pénombre obstinée.

Elle n'a pas le temps d'observer autour d'elle, car le bruit d'eau qui se rapproche lui rappelle qu'elle meurt de soif ; elle accélère, sûre de toucher au but, et s'effondre sur ce qu'elle croit tout d'abord être la berge en pierre d'un petit étang. Elle plonge ses mains en coupe dans le liquide, et prend à peine le temps de renifler ce qu'elle porte à ses lèvres pour vérifier qu'il s'agit bien d'eau. Elle ne sent rien, et hausse mentalement les épaules : elle est venue pour mourir, après tout. Pas mourir de soif, car c'est long et douloureux ; mais mourir il faut, et un empoisonnement est une solution tout à fait acceptable.

Elle boit, boit encore, boit comme si elle ne pouvait pas s'arrêter, finit totalement à plat ventre, la tête quasiment dans le trou d'eau. Car c'est de l'eau, et elle est délicieuse. Addictive tant son goût est idéal ; au bout d'un moment, elle ne boit plus parce qu'elle a soif, mais uniquement par plaisir, par gourmandise. Elle est sûre que, dans cette vie comme dans l'autre, rien d'aussi exquis n'a jamais franchi ses lèvres.

En buvant, elle voit des courants dans l'eau, qui naissent sous ses mains mais non de leur mouvement dans l'eau : les tourbillons paresseux viennent de plus profond. Et alors que son estomac devient lourd, encombré de plus de liquide qu'elle n'en a jamais absorbé, les mouvances changent de couleur, passant d'un rouge sombre comme du sang séché à un cuivre pailleté ; et l'eau devient moins incroyablement délectable, puis brusquement, fade.

Elle s'assied, soupire longuement ; ses paupières se ferment toutes seules – elle s'allonge sur le sol et la nuit l'enlace et l'emporte.

*Encore raté*, se dit-elle en se réveillant.

Pour la première fois, elle est irritée : toute cette peur, cette panique de ses géôliers face à cette forêt, elle croyait la mort à portée de main ! Et non, elle se promène sans faire attention où elle met les pieds, boit n'importe quoi, et pour un peu elle se sentirait en meilleure forme que quand elle y est entrée !

Mais non, se rassure-t-elle, la fatigue, cette incroyable indifférence à la vie qui pèse sur chaque os de son squelette, sur chaque muscle, et semble épuiser chaque cellule de son corps est toujours là ; elle s'est un peu éloignée, mais la guette, à l'arrière-plan. Elle se rassure, car elle sait qu'elle n'en a plus pour longtemps.

Après chaque résurrection imposée, elle était pleine d'une énergie mauvaise qui la soutenait de force ; cette énergie s'épuise d'elle-même au bout d'un moment, et c'est là qu'elle pourra se laisser glisser sereinement dans le néant qui l'attend et l'accueillera. Il lui suffit d'attendre que la lassitude monte comme une marée inexorable, et l'emporte. Et en attendant, elle va explorer.

Elle se souvient que quand elle était jeune, elle aimait la science-fiction et rêvait de voyager dans les étoiles et de découvrir d'autres mondes ; et elle est, après tout, sur une autre planète.

Elle a percuté quand elle a vu se lever le second soleil ; mais sur le coup, elle avait plus urgent à faire, comme fuir. Maintenant, elle se demande : la Terre ne serait donc pas la seule planète peuplée d'humains ? Car ces gens paraissaient parfaitement humains – extérieurement du moins. Y a-t-il là-bas, au-delà des frondaisons de cette forêt qui ne ressemble à rien qui ait existé sur Terre, au-delà de l'espace, d'autres planètes également peuplées d'humains ? La Terre

n'est-elle qu'une colonie perdue dans les replis du temps et d'un bras obscur de la galaxie, parfaitement banale ?

Partout où la mènent ses pas, elle sent une présence énorme et patiente, qui la tolère avec une curiosité trépidante.

Qui la reconnaît ?

Un jour, peut-être est-ce le même, elle arrive dans ce qui ressemble à une clairière partielle, où les arbres qu'elle quitte sont plus clairsemés et échevelés, avec de longues écharpes de lichen gris qui ondulent dans un vent immobile et découpent une lumière pâle. Et là commence brusquement, sans transition, une forêt dont les avant-postes crépitent d'une électricité agressive, comme s'il s'agissait d'une garde destinée à repousser les intrus. Derrière eux, les troncs striés verticalement s'envolent vers le ciel invisible comme des navettes spatiales aux flancs écorchés par de nombreuses entrées dans l'atmosphère. Entre ces colosses, un réseau de lianes découpant l'espace en hexagones réguliers.

Elle avance, et la forêt se densifie et devient montagne, ou falaise ; elle reste interloquée. Elle suit le mur végétal plus solide et plus dur que l'acier, froid sous sa paume, et arrive à une anfractuosité dans laquelle elle peut entrer.

Et tombe sur une porte, une banale porte d'acier ou de métal enchâssée dans l'arbre immense. Sous le choc, elle se rend compte qu'il y a un panneau quasi dévoré sur cette porte, et qu'elle parvient à lire les mots si effacés et si rongés qu'elle lit leur absence plus que leur impression :

« ...TRAN.. ...IDEN  
AUTH.... ....SONS ONLY »

Tout le reste est effacé. Elle pousse la porte et fait quelques pas, mais ne rencontre que ténèbres, froideur et puanteur. Elle recule vivement, et retrouve avec plaisir le goût familier de l'air de la forêt.

Elle est fatiguée maintenant, et erre sans but en attendant la fin. Toute curiosité l'a quittée avec la dernière étincelle de vie qui l'animait ; à nouveau, elle s'allonge sur le sol et ferme les yeux pour la dernière fois.

Elle sent la caresse humide des radicules qui rampent sur son corps, et des micropiques partout où elles fracturent sa peau et pénètrent dans son corps. Des dizaines, puis des milliers de piques pas plus douloureuses que celles d'une mouche agacée par l'orage qui vient saisissent son corps puis s'effacent. Un liquide lourd et chargé d'une altérité radicale court maintenant dans ses veines, une sève qui est le sang de végétaux étrangers prend possession de tout son être.

Et effacent sa conscience.

## 4.

Itzapapalotl était prête à hurler de frustration, mais refusa de donner à la passerelle une nouvelle occasion de se payer la tête de la bleue de service.

Instantanément, elle se reprit en main, concentrée sur sa mission, écrasant fermement sa peur de ne pas être à la hauteur. Tout échec était inenvisageable. Parce que ce ne serait pas son échec à elle, quantité négligeable, mais celui d’Aztlan et de la Maya ; et plus important encore, parce qu’il en allait de la vie du Seigneur Conciliateur.

C’était le cœur battant et les yeux éblouis qu’elle était montée à bord du Dauphin d’Or quelques semaines standard auparavant, parvenant à peine à croire à la chance qui était la sienne. Étudiante acharnée, elle avait pensé être prête à tout, sous le commandement de l’Encyclopédiste le plus célèbre et le plus puissant de la galaxie. Ne disait-on pas que le Seigneur Conciliateur, intermédiaire entre les Humains et les Génies, avait le pouvoir de s’opposer à eux ?

Quand les maîtres de la maison de l’Encyclopédie étaient à bonne distance, on chuchotait aussi qu’il n’était pas entièrement Humain. Itzapapalotl et ses camarades avaient fait maintes recherches, mais seules ses mères, les reines de la Confédération de Tara, apparaissaient dans sa biographie.

Fils de souveraines planétaires, seul maître à bord du vaisseau du Fondateur et détenteur de pouvoirs inconnus, Todhchai était le plus puissant des Conciliateurs que la galaxie ait jamais connus ; le rencontrer avait été une épreuve majeure pour la jeune apprentie qui venait d'être acceptée à son service. Elle se sentait tellement écrasée par toutes les opportunités qui s'offraient à elle ! Bientôt, elle le suivrait à travers les étoiles, s'arrêtant à chaque fois sur un monde différent et étranger. Et, s'imaginait-elle, elle se tiendrait respectueusement à l'écart, derrière ses chefs, silencieuse et concentrée, apprenant au fil des ans à devenir une encyclopédiste guerrière chevronnée.

Il l'avait totalement décontenancée en étant charmant.

Pour tous, il avait respecté les formes lors de cette occasion éminemment solennelle. Altier et imposant, portant le manteau du Conciliateur dont le chatolement rappelait la lumière tombée des arbres sur une eau vive, il avait gravement accepté son serment d'engagement provisoire.

Itzapapalotl seule savait que, voyant l'émotion qui menaçait de la faire bafouiller, il avait chuchoté mentalement quelques mots d'apaisement et d'encouragement sans qu'un seul muscle de son visage ne perde en austérité. Et elle n'avait pas pu s'empêcher de lui sourire avec reconnaissance, bouleversée par cette bienveillance inattendue.

Bref, depuis le début, rien ne s'était déroulé comme prévu.

Et maintenant elle était là, à parcourir d'un regard dégoûté les icônes flottantes des Génies Planétaires qui clignotaient avec indifférence. Tout autour d'elle, le vaisseau bourdonnait de

manière presque imperceptible, un bruit de fond rassurant signifiant que tout fonctionnait parfaitement.

Tout, sauf qu'ils avaient perdu Todhchai, putréfaction ! Et que les Génies concernés refusaient de l'aider à le retrouver.

« *Je ne te crois pas* », dit-elle silencieusement à l'icône de l'Encyclopédie qui était activée devant elle. « *Je ne crois pas que tu respectes les règles, et je crois que tu vois et entends tout ce qui se passe ici, dans le monde des Humains où tu n'as rien à faire.* »

Derrière elle, Arto semblait attendre, debout, avec un flegme parfaitement exécuté.

Il était difficile de savoir ce qu'il pouvait se passer dans l'esprit du second du Seigneur Conciliateur. Il l'intimidait plus qu'un peu : plus âgé que la plupart sur le dauphin d'Or, le plus souvent grave et silencieux, on le trouvait toujours derrière l'épaule droite de Todhchai – du Seigneur Conciliateur - qu'il servait comme le plus fidèle des lieutenants, et protégeait comme un père. Le voir debout, seul et impassible, sur la passerelle, allumait toutes sortes de signaux d'alarmes dans son esprit.

Cela, et le fait que même avec son aide, elle ne parvenait pas à joindre le maître des Génies : le Rei, qui était leur dernier recours pour faire entendre raison au Go.

« Le REI ne doit pas parvenir à localiser Todhchai », dit Arto d'une voix subtilement ennuyée. « Sans cela nous serions déjà au courant. »

Elle entra dans son jeu :

« Oui, il est intéressant de voir que des choses échappent au Rei, contrairement à ce qu'il prétend », renchérit-elle d'un air blasé. « Ses bases de données ont des trous, et il semblerait que nous en ayons

trouvé un ici. » Mais leur défi ne servit à rien, et l'icône de contact continua de miroiter tranquillement, au rythme aléatoire d'une respiration lente.

Depuis qu'ils étaient arrivés sur Nasuakûru, tout foirait. Elle en arrivait à se demander si elle était bien à sa place sur le Dauphin d'Or, car franchement, elle était arrivée au bout de sa diplomatie face à des gens qui avaient élevé l'inflexibilité au niveau d'un art.

On aurait pu croire que perdre le Conciliateur dans une forêt mangeuse d'hommes les feraient réagir ? Que dalle.

Elle pivota brusquement pour aller activer l'interface planétaire, et Arto se méprit sur son geste :

« Tu ne pouvais pas refuser d'obéir à un ordre direct », dit-il gentiment. Il ajouta plus bas, comme s'il ne parlait qu'à lui-même : « Prionsa Todhchai an Todhchai Gheal commande, et nous devons tous nous plier à sa volonté. »

L'icône s'illumina enfin.

« Le Conciliateur est entré dans Jaakuna Sakura de son plein gré », débita le Go d'un air guindé. « Il a été averti des risques qu'il encourait et a été dûment informé de l'inutilité de sa quête. Il a été également informé du fait que la forêt de Jaakuna Sakura est maudite, et que ceux qui y pénètrent sont perdus. Il est entré dans la forêt en ayant accepté ces données. »

Et pour le Go, cela suffisait manifestement. Todhchai avait accepté les risques, il avait perdu, allez nous chercher un autre Conciliateur en remplacement, celui-ci est foutu !

Évidemment, le Go ne semblait pas comprendre des notions comme l'empathie, ou la compassion. Mais, bon, compassion pour une relique ? Même Itzapapalotl avait du mal. Todhchai était connu pour son humanité – ironie dont elle savourait toute l'amertume en connaisseuse – et avait la réputation de sortir de son rôle pour aider des individus qu'il prenait en pitié ; mais la relique n'était pas vraiment une personne, n'est-ce pas ?

Quand ils étaient arrivés sur Nasuakûru, ils avaient tous été choqués de constater que les Nasuakûrujins avaient développés une technologie leur permettant de redonner un semblant de vie à des vieux cadavres.

Ou à un, du moins : car en escortant Todh, pardon, le Seigneur Conciliateur, Itzapapalotl avait surtout vu des rangées de corps livides et immobiles, prisonniers d'une existence de Schrödinger. Leurs organismes remplissaient les fonctions biologiques de la vie, mais nulle âme ne les animait. La relique était manifestement un être sensible, au moins précognitif ; mais prétendre, comme le faisaient les chercheurs du pôle de Jaakuna Sakura, qu'ils pourraient l'éveiller plus encore, et qu'elle pourrait être capable un jour d'interagir avec eux, était un délire qui ne reflétait que leur foutu orgueil.

Mais Todhchai l'avait vue, et avait eu pitié de cet être inachevé, comme il se serait penché sans y penser pour ramasser un insecte à moitié crevé au bord du chemin qu'il empruntait. Donc, fidèle à lui-même – et oui, d'accord, c'était pour ça qu'Itzapapalotl et les autres le vénéraient et auraient fait n'importe quoi pour lui – il s'était métaphoriquement penché, avait ramassé ce résidu d'expérience semi foirée, et avait exigé plus de confort et de douceur dans le traitement réservé à la relique.

Les chercheurs l'avaient manifestement pris pour un fou, mais comme le Go était avant tout pragmatique, ils avaient trouvé plus simple d'accéder à ses caprices sans chercher d'emmerdes. Ils avaient donc lourdement insisté pour lui montrer que la relique menait une vie paisible avec eux, n'était pas maltraitée, qu'on la promenait régulièrement à l'extérieur, etc. Todhchai n'avait pas été dupe, ni personne de son équipe : la zombie n'avait même pas pu ouvrir les yeux la première fois qu'ils l'avaient sortie, et sa peau très pâle n'avait jamais rencontré la lumière des soleils, occasionnant un repli précipité quand les zoo-archéologues s'étaient rendus compte qu'elle risquait de perdre la vue. Ou de développer des brûlures cutanées sur son visage brusquement rouge.

À son avis, si Todhchai n'était pas resté dans le coin, cette première sortie aurait aussi été la dernière ; mais il était resté. Obéissants – s'il y avait une qualité que l'on pouvait reconnaître sans barguigner aux Nasuakûrujins, c'était bien un respect quasi religieux de l'autorité – ils avaient ressorti la relique le jour suivant. Et elle avait surpris tout le monde, Todhchai y compris, en se précipitant dans la forêt.

Au début, ils avaient cru à un réflexe reptilien : elle n'avait pas compris les mises en garde quand on lui avait montré les corps de ceux que la forêt avait capturés et tués. Puis il s'était passé quelque chose qui avait fait halluciner les Nasuakûrujins : la forêt était restée passive, n'avait pas dévoré immédiatement la relique.

Todhchai, lui, avait remarqué autre chose : la relique *fuyait les humains*. Il en avait déduit, un, qu'elle était consciente, et deux, qu'elle avait besoin de son aide. Même Arto avait essayé de lui faire comprendre qu'aucun organisme, a fortiori aucun organisme vivant et sensible, n'avait besoin d'être conscient pour fuir ceux qui l'avaient manifestement maltraité – autant essayer de convaincre un Génie Planétaire qu'une de ses définitions était lacunaire. Donc Todhchai avait ordonné à tous ses compagnons de rejoindre le

Dauphin d'Or, nommé d'après un animal mythologique dont on ignorait jusqu'à la forme, avait revêtu une combinaison de combat, et était entré dans la forêt en enjambant le cadavre frais d'un des gardes qui s'était lancé à la poursuite de la relique.

Et aussitôt, ils avaient perdu le contact : même les coms du vaisseau, qui permettaient des échanges quasi instantanés avec n'importe quel point dans la galaxie, étaient devenues muettes. Mortes. Plus rien, que dalle.

Au début, Arto avait essayé de la rassurer, lui expliquant avec gentillesse que Todhchai avait l'habitude de se mettre dans des situations impossibles, qu'il s'en était toujours sorti, et qu'être le fils du Rei n'allait pas sans privilèges ; mais elle avait bien vu l'inquiétude qui dévorait ses prunelles sombres.

Elle prit une profonde respiration pour se calmer, orienta son visage vers l'icône d'une petite fleur rose qui flottait devant elle en scintillant, et formula sa question pour le Go avec soin :

« Nous ne voulons pas entrer dans la forêt maléfique, nous voulons juste *voir* le Seigneur Conciliateur », expliqua-t-elle. « Pour constater son état. »

Genre : est-il vivant, blessé ou mort ? Elle se mordit les lèvres pour ne pas énoncer ce qui était évident pour les Humains.

« Dans la forêt, tous sont perdus » répondit le Go. « Il est impossible de les suivre. »

Putréfaction !

Elle sentit une main sur la sienne, et se rendit compte qu'Arto arrêtait son geste avant même qu'il ne débute : comment avait-il

deviné qu'elle était sur le point de débrancher l'avatar du Génie sans prévenir, ni respecter les étapes protocolaires habituelles ? Il la regarda patiemment, et elle se dit que, même si elle était nouvelle ici, le fidèle compagnon du Conciliateur avait eu le temps d'élaborer une simulation interne plutôt exacte de sa personnalité.

Elle accepta de bonne grâce son contrôle et son autorité, d'une légère inclinaison de la tête que les Génies et autres IA du vaisseau ne pourraient pas voir.

« Nous allons envoyer d'autres drones » dit-il, la voix chaleureuse et rassurante, alors que des lignes d'inquiétude barraient son front. « Nous n'avons envoyé jusqu'à présent que des drones planétaires : ceux que nous employons pour les conflits militaires interstellaires devraient pouvoir résister à quelques arbres ! »

Il valait mieux que ça marche : sinon, elle raserait elle-même cette foutue forêt.

## 5.

Elle se sent lourde et nauséuse, comme si elle avait trop mangé d'un aliment qui ne lui convient pas. Elle est épuisée, aussi, mais une énergie électrique et malsaine refuse de la laisser en repos, la harcèle pour qu'elle s'éveille et bouge.

Alors, elle s'assied péniblement, lasse et énervée. Elle brosse de la main les entrelacs serrés de rhizomes desséchés sur sa peau, dont certains se sont glissés sous ses vêtements ; ils tombent facilement en poussière.

Elle veut dire son indignation à la forêt, mais seul un coassement inarticulé franchit ses lèvres ; c'est un son incongru qui la fait sursauter, et qui résonne étrangement dans le silence de cathédrale des bois. Elle referme la bouche et pense de toutes ses forces : « *Bon, la forêt, ça commence à bien faire ! Merci d'essayer de me soigner, mais je suis venue là pour mourir ! je ne veux pas vivre, bordel, c'est si dur à comprendre ? Tu ne peux pas me bouffer comme tu le fais avec les autres ?* »

Évidemment, la forêt ne répond pas. Seul un vent léger fait frémir de longues feuilles acérées bifaces, sépia d'un côté, gris sale de l'autre, et ses cheveux très courts. Elle les sent en passant la main sur son crâne, et se demande pourquoi ils les ont coupés si courts.

*Bref.*

Son esprit ricoche d'un problème à l'autre comme une boule de juke box, et elle sait qu'elle ne va pas s'en sortir comme ça. Alors, elle

respire à fond, ce qui, se souvient-elle, ralentira les battements de son cœur et devrait lui donner la possibilité d'ordonner ses pensées. Mourir, elle veut mourir, de préférence loin des sadiques qui la ressuscitent à chaque fois qu'elle trouve le repos : il faut donc que ce soit dans la forêt. Mais la forêt refuse de la laisser mourir tranquillement, bien que ses méthodes soient moins brutales que celles des humains – s'ils sont humains d'ailleurs, pense-t-elle en se souvenant qu'elle n'est pas sur Terre.

Bon, c'est peut-être intéressant, mais elle n'a ni le temps, ni l'énergie de s'étonner de ce fait. Elle a mieux à faire : réfléchir comment mourir pour de bon. On se concentre.

Peut-être y a-t-il des parties de la forêt qui sont cannibales, et d'autres non ? La lisière de la forêt est sûrement un périmètre de défense, réalise-t-elle, surprise de constater que des mots, des concepts lui reviennent, comme des souvenirs de choses qu'elle a vues autrefois.

Elle se lève, titube un peu, mais sa décision est prise : elle va retourner vers l'orée de la forêt. Elle se souvient que le corps qu'elle avait vu de loin était sur un chaos rocheux, et non sur l'humus riche et souple sur lequel elle a toujours dormi.

Très bien. Objectif : un sol rocheux et stérile, pour être sûre que la forêt a faim, et arrêtera de faire la fine bouche – près de la lisière, là où elle est sans doute au plus haut de son agressivité. Si ça se trouve, la forêt doit croire qu'elle est une bestiole autochtone, avec ses pensées pas loin de l'électroencéphalogramme plat, et à moitié crevée en plus : pas très appétissante en somme.

Elle marche sans faire attention à son épuisement, qui est devenu un vieux compagnon ; elle se dit que, plus elle aura dépensé

l'énergie vitale que la forêt lui a transfusé de force, plus il lui sera facile de se laisser glisser dans la mort.

Elle passe à nouveau devant le petit étang qui l'a nourrie la première fois : elle voit maintenant qu'il ressemble plutôt à un très large puit, ou à un cenote bordé de pierres taillées tellement usées qu'elles paraissent être là depuis une éternité ; elle parvient à ne prendre que trois gorgées, pour étancher sa soif. Puis elle continue obstinément son chemin.

Elle estime être bientôt en vue de son objectif quand elle voit le corps au milieu du sentier.

Sa première réaction est l'indignation : il est au milieu du sentier ! sur l'humus ! Elle quand elle y est la forêt soit la snobe, soit la nourrit, bordel !

Il bouge faiblement, comme s'il tentait de se défendre contre l'entrelacs de racines et rhizomes qui l'enserrent. Elle réagit instantanément, courant vers le corps et s'abattant sur lui pour repousser de ses mains nues les vibrisses végétales qui ont percé l'espèce de combinaison spatiale qu'il porte.

Il doit se rendre compte qu'il a de l'aide, car il se débat de plus en plus fort ; elle parvient à lui libérer une main en tirant de toutes ses forces sur les câbles organiques qui enserrant ses poignets et ses doigts. Soudain elle ressent une douleur intense et se rend compte qu'une radicelle, dérangée, vient de l'attaquer et de percer sa peau. Ça lui va très bien, en dépit de la souffrance ; ça sera bientôt fini.

Comme elle continue de se battre pour dégager l'autre qui n'a pas choisi de mourir, il lui faut un moment pour se rendre compte que la douleur s'estompe lentement – et que la racine qui a quitté sa main demeure inerte, en suspens au-dessus du poignet de l'homme, comme si elle se demandait ce qu'elle doit faire maintenant ?